



Sœur Roussel 1921-2002

Jeanne ROUSSEL naît à Paris, le 18 février 1921, dans le 6^{ème} arrondissement. Un frère l'a précédée de 5 ans plus âgé qu'elle.

Dès sa plus tendre enfance, elle montre un certain humour qui, dans ses jeunes années se traduit en jeux et qui plus tard fera la joie de ses compagnes. N'a-t-elle pas inventé le jeu du fantôme?

A ses appels, son frère, son complice, accourt, enveloppé d'un drap dont il fait jouer les pans comme des ailes. Et la petite fille de 4 ans qu'elle est alors, pousse avec jubilation des cris de terreur qui font accourir sa maman dont l'inquiétude se transforme en colère et en violents reproches. Mais la fillette ne renonce pas pour autant à ce jeu passionnant.

La mort prématurée de sa mère, alors qu'elle n'a encore que 5 ans, va resserrer encore les liens d'affection et l'intimité entre le frère et la sœur, intimité que seule la mort de Sr Jeanne interrompra.

La première séparation aura pour cause le service militaire de Charles. Mais les années qui viennent sont plus douloureuses. Le 3 septembre 1939, la guerre est déclarée. Charles est mobilisé et fait prisonnier. Il est envoyé dans un camp en Allemagne. Un jour, racontera Sr Jeanne, ses camarades de camp sont fusillés. Lui seul sera épargné sans que l'on en sache la raison.

Les prières de Sr Jeanne n'ont-elles pas obtenu cette grâce?

A la même époque son père meurt. Voilà Sr Jeanne condamnée à la solitude... A l'entrée des Allemands à Paris, le 14 juin 1940, Sr Jeanne, comme un très grand nombre de Parisiens, prend la route pour fuir vers Orléans. Un camion militaire, chargé de soldats, l'invite à monter, ce qu'elle fait sans hésitation et la route se poursuit, au milieu des colonnes de réfugiés, sous le feu des avions allemands qu mitraillent sans interruption.

De retour à Paris, elle va vivre seule les années d'occupation de la capitale en s'adonnant à des travaux de couture dans lesquels elle sera toute sa vie très experte. C'est enfin la libération de Paris, d'un Paris épuisé par la famine et les combats de la dernière heure. Un jour, Sr. Jeanne vient de rentrer chez elle... quelqu'un va l'y rejoindre, quelqu'un qui a pris la clé de l'appartement chez le concierge... C'est son frère, rapatrié d'Allemagne. Comment décrire leur joie de se retrouver, après tous ces mois passés dans l'angoisse!

Leur vie à deux se réorganise mais bientôt son frère va se marier. Sr. Jeanne se retrouve seule, libre de réaliser son désir: Entrer chez les Filles de la Charité... Elle fait sa demande d'admission à la rue du Bac et elle est envoyée postuler à l'hôpital de Melun où les Filles de la Charité, expulsées en 1906 par les lois d'Emile Combe, après plus de 200 ans de service, venaient de rentrer à la faveur de la guerre.

Après son second postulat à l'Hay, Sr. Jeanne entre au Séminaire le 26 mai 1946.

Son premier placement l'envoie à Bordeaux, à la paroisse St Nicolas, où elle s'occupe des internes. Elle y restera 3 ans puis recevra son premier changement, cette fois ci c'est à St Quentin, dans l'Aisne. Elle y retrouve une compagne de séminaire dont nous entendrons souvent parler plus tard. Là encore, elle s'occupe des enfants.

Huit années passent puis, un jour, coup de théâtre... ce qu'on pourrait appeler « un cachet bleu collectif. » Toutes les sœurs de la maison (elles sont 8), y compris la doyenne âgée de 72 ans, reçoivent, sur décision de la Visitatrice, l'annonce de leur changement. Leur départ doit avoir lieu le même jour et à la même heure. Au jour dit et à l'heure dite, nos sœurs obéissantes et soumises attendent, debout sur les marches de l'escalier, leur sac bleu à côté d'elles, le moment de la séparation et le signal de la mise en route... Pour Sr. Jeanne, le nouveau champ d'action est à Reims, à la paroisse St André... Ce sera sa dernière maison en France; elle est prête pour la Mission.

L'année 1960 marquait le 3^{ème} anniversaire de la mort de St Vincent et de Ste Louise. Dès le mois de janvier 1959, Notre Mère Lepicard demande à chaque Visitatrice de désigner 3 sœurs qui partiront pour la mission en 1960 afin de concrétiser l'offrande de la petite Compagnie en souvenir de nos Saints Fondateurs.

De toutes les Provinces, ce sera celle de l'Equateur qui répondra la première. Au mois de janvier 1960, 38 sœurs sont annoncées: 13 de la France, 4 de l'Italie, 3 de l'Espagne, 1 de Suisse, 2 de l'Allemagne, 3 d'Autriche, 3 de Pologne, 1 du Portugal, 1 des Etats-Unis, 1 du Mexique, 3 de l'Equateur et 3 de Colombie.

Quand au mois de février s'ouvre à la Maison Mère la Session Missionnaire qui leur est destinée, elles sont plus de 40.

Durant tout ce mois de février, elles vont à a fois affermir leur vocation de Fille de la Charité, enrichir leur expérience dans la découverte de certaines oeuvres tenues par nos sœurs de la région parisienne et apprendre à connaître, grâce à de nombreuses conférences, la mentalité des peuples auxquels elles vont être envoyées. Un pèlerinage à Chartres confie à la Vierge toutes les futures missionnaires.

Il est facile de deviner la question que chacune se pose : « Où sera-t-elle envoyée? ». Jusqu'au 15 février, rien n'a filtré. Ce jour là, Notre Mère reçoit successivement chacune des sœurs pour leur révéler leur futur champ de mission mais ordre est donné de garder le silence. Les langues restent muettes, le secret est bien gardé.

Le 17 février, les sessionnistes sont convoquées à la Chambre de Communauté où les Sœurs Conseillères entourent notre Mère. Celle-ci appelle l'une après l'autre, les sœurs missionnaires, par le nom de leur nouvelle province: Algérie, Japon, Vietnam, Madagascar... les noms défilent et chacune fait connaissance avec ses futures compagnes de voyage. Pour l'Iran, elles sont deux :

Sr. Roussel et Sr. Vicente. Le mercredi 2 mars, la session est terminée. Un télégramme du Pape Jean XXIII envoie sa paternelle bénédiction apostolique sur les sœurs partantes et une joyeuse récréation et audition de chants en toutes langues traduit à Notre Mère la reconnaissance des participantes.

Il s'agit maintenant de prendre la route ou plus exactement le bateau. Une troisième sœur, de nationalité italienne se joint à Sr. Jeanne et à Sr. Vicente de nationalité espagnole.

France, Espagne et Italie, les trois pays de race latine s'embarquent ensemble à Marseille pour la "Terre Etrangère". La destination commune est le Liban. Première découverte : chacune parle sa langue et ignore à peu près celle des autres. Il faut sans tarder se mettre au travail. Puisque la langue parlée dans les maisons de la province du Liban est le français, c'est sur cette langue qu'il faut porter ses efforts. Donc au travail et dès le premier jour, Sr. Roussel donne sa leçon, leçon coupée de joyeux éclats de rire qui résonnent sur le pont du navire. Notre professeur transpire...enseigner une langue n'est pas de tout repos!

Le 2^{ème} jour, le bateau fait escale à Naples. La compagne italienne en profite pour descendre dans une maison de Filles de la Charité qu'elle connaît. Les deux autres la suivent. Excellente journée, excellent repas où l'on savoure de délicieux spaghetti. Puis visite de très beau cimetière. Il est temps de remonter à bord et de reprendre la route. Un cadeau a même été offert aux voyageuses : une poule bien rôtie. Elle pose un problème. Qu'en faire ? La manger, bien sûr. Mais les repas à bord sont copieux et les appétits plus que rassasiés. Alors ? Un jour passe...puis un deuxième...Il est temps de prendre une décision. Alors, d'un commun accord, un, deux, trois...la poule, lancée par-dessus le bastingage, amerrit dans les eaux bleues de la Méditerranée dont elle nourrira les poissons.

Le travail linguistique reprend avec ardeur. Sr Jeanne interroge ...les élèves répondent de leur mieux jusqu'au jour où leur professeur les arrête en déclarant :

« Vous parlez très vite et très bien, mais ... je ne comprends rien ! » Et les élèves se rendent compte que chacune vient de s'exprimer dans sa propre langue. A la fin du jour, c'est en latin, « langue universelle » qu'elles chantent la « découche » du soleil. Les confusions de langue font la joie des récréations. Patiente, Sr. Jeanne continue sa tâche d'enseignante et malgré la fatigue du voyage, la gaieté et la bonne humeur font oublier les difficultés. Elles en garderont toutes trois de joyeux souvenirs.

Enfin, voici Beyrouth, leur premier contact avec l'Orient. Reçu à bras ouverts à la Maison Provinciale, elles font connaissance avec le pays et avec les Filles de la Charité de la région. Elles vont y rester presque 2 mois en attente des papiers nécessaires à la suite du voyage. Le trio va se séparer, la compagne italienne gagnant la Terre Sainte. Mais nos deux sœurs destinées à l'Iran vont retrouver une compagne de voyage. Le 9 juin, Sr. Jaubert, Sœur servante d'Ispahan, mourait à Bhanès d'un cancer. Une de ses compagnes, Sr. Thérèse, était restée près d'elle jusqu'à la fin et il lui fallait de toute urgence rentrer à la maison. C'est donc de nouveau le départ, vers l'Iran, cette fois-ci. A Téhéran, elles abandonnent Sr. Margarita placée à l'Ecole Jeanne d'Arc.

Encore 400 Km et voici enfin, à plus de 1500 m d'altitude, Ispahan, la ville des roses et des mosquées au cachis bleus. C'est une maison en deuil qui les accueille. Sr. Jaubert y avait vécu 16 ans, s'y dépensant sans compter et édifiant ses compagnes par sa simplicité, son dévouement, sa charité. Son départ laissait un grand vide et il fallait maintenant attendre une nouvelle sœur servante.

Sr. Jeanne se lance courageusement à l'étude du persan. Son vocabulaire s'enrichit chaque jour et couvre des pages et des pages. C'est à son tour d'être « l'enseignée » après avoir été « l'enseignante ». Les sœurs apprécient bien vite son entrain, sa bonne humeur et son aptitude à rendre toute espèce de services. Mais le temps passe et la sœur servante n'est toujours pas là. On apprend enfin que celle qui était nommée doit finalement renoncer à l'Iran pour raison de santé. Sr. Pouillart, la sœur servante de Tabriz, est alors nommée pour prendre la direction de la maison où elle arrive en novembre. Le 31 octobre, un événement majeur a provoqué dans tout le pays une explosion de joie : La Reine Farah a mis au monde son premier enfant, le Prince Impérial Réza, l'héritier que le Shah et l'Iran tout entier attendaient avec impatience.

Octobre 1960 Naissance du Prince

Janvier 1979 Le Shah et Farah quittent l'Iran.

Entre ces deux dates se situe presque entièrement le premier temps vécu en Iran, par Sr. Jeanne.

A Tabriz, la sœur servante nommée, Sr. Scarano, est italienne et la nécessité d'une sœur française responsable de l'école, œuvre presque unique de la maison, se fait sentir. Sr. Jeanne reçoit donc son changement. Elle refait sa valise et dit à Ispahan un adieu qui ne sera que temporaire. Un jour, elle y reviendra.

La voici maintenant dans cette ville de l'Azerbeïdjan, tout au nord de l'Iran. C'est à Tabriz qu'elle passera le plus long temps de sa vie iranienne. Sr. Jeanne va s'y occuper des classes, tout en s'habituant au climat de cette ville qui, sur la frontière de la Russie, connaît des hivers rigoureux : thermomètre descendant très bas au-dessous de zéro et chutes de neige abondantes. Par contre, l'été y est relativement frais et les sœurs de Téhéran viennent volontiers s'y reposer de la chaleur accablante de la capitale.

Voilà donc notre Sœur Jeanne à pied d'œuvre. Rejoignons-la dans sa vie d'enseignante et écoutons une de ses anciennes compagnes nous la présenter.

« Pas bien grande, toute menue, visage souriant éclairé d'un petit œil malin, notre Parisienne s'adapte très vite à son nouveau cadre de vie. C'est aux élèves du Certificat d'Etudes qu'elle va distribuer son savoir et c'est avec elles qu'elle va exercer son don de pédagogue. Stricte sur la discipline, elle sait faire naître l'intérêt, provoquer l'émulation, récompenser les efforts. Elle sait si bien faire que les progrès de ses filles sont marquants et que, chaque année, les élèves de Bou Ali Sina méritent les félicitations de la Mission Culturelle française et remportent tous les succès. C'est d'ailleurs avec plaisir que l'on vient dans cette école dont la devise est : « le travail dans la joie. » Pour stimuler les élèves, Sr Jeanne leur promet que si le travail de la semaine est satisfaisant, elles auront droit à une heure de lecture récréative, le samedi après la récréation de 3h. Personne ne voudrait manquer l'heure de l'histoire, lue et mimée, s'il est besoin, par leur chère sœur Jeanne. Il faut alors voir comme vite disparaissent, dans les cartables, livres et cahiers. Puis en grand silence et bras croisés, on attend impatiemment la récompense promise.

« Il était une fois, commence Sr. Jeanne ... dans la classe on entendrait voler une mouche ... tous les yeux sont braqués sur la narratrice. S'il ne faut pas manquer un mot, il ne faut pas non plus manquer le moindre jeu de physionomie qui ajoute au charme de l'histoire. »

Comment ne pas se passionner pour cette pauvre fillette, douée d'une voix d'or et qu'un homme méchant a enfermé dans un sac avec l'ordre de chanter pendant qu'il fait fortune avec son sac « prétendu magique. » Heureusement les histoires de Sr. Jeanne finissent toujours bien et après avoir eu très peur on se réjouit de savoir la fillette sauvée et le méchant homme puni.

Il est un autre domaine où Sr. Jeanne manifeste ses dons brillants : c'est l'art de la couture. Or une école qui se respecte doit avoir un uniforme. C'est excellent pour la tenue des élèves et aussi, pourquoi pas ? , une bonne réclame pour l'école au cours des allées et venues dans les rues de Tabriz.

Voilà donc notre sœur au travail avec tout son art de couturière experte. Elle invente un seyant modèle, choisit avec soin le tissu et au travail ... que dansent les ciseaux, que vole l'aiguille et que ronfle la machine à coudre. Sortant de ses mains, l'échantillon est parfait. Reste à choisir le mannequin qui aura la charge et l'honneur de le présenter à l'assemblée des mamans. Comme chez les grands couturiers de la haute couture parisienne, ce choix a son importance.

C'est à la fille d'un docteur qu'échoit cette mission : silhouette élégante et gracieuse, visage souriant, le modèle emporte tous les suffrages. Y a-t-il un problème pour le prix ?

« Avec un bon ourlet, fait remarquer Sr. Jeanne, ce tablier peut durer 2 ans. Les mamans approuvent. Pourtant l'une d'elles souhaiterait une diminution de prix. Sr Jeanne ne se trouble pas et de son air le plus sérieux propose :

« Si vous le voulez plus court, il sera moins cher » et avec son air malin de pince sans rire, elle conclut :

« En réduisant le modèle à une très jolie bavette, il vous coûtera dix fois moins cher. »

- Non, non, ma sœur, reprend la dame en riant, faites-moi faire un bon tablier, je paierai.

Loin de garder un mauvais souvenir de cet incident, la cliente en question, voulant des années plus tard rencontrer Sr. Jeanne, se faisait annoncer ainsi :

« Vous lui direz que c'est la dame à la bavette qui désire la voir. »

Il est temps de quitter l'école et de suivre Sr. Jeanne à l'intérieur de la Communauté. Là encore, sa simplicité, sa gentillesse, jointes à sa bonne humeur et à sa disponibilité, lui gagnent bien vite les cœurs. Formée par son expérience de maîtresse de maison à Paris, elle est aussi experte à la lessive ou au repassage qu'à la couture. Et jamais elle ne refuse de rendre service.

Les sœurs apprécient aussi son calme, son art d'apaiser quelque différent par un grain de « sel » judicieusement placé et qui soulève des rires et détend l'atmosphère.

Le 8 décembre 1964, elle est installée sœur servante de la maison, au grand soulagement de Sr. Scarano heureuse de rentrer dans le rang. Son rôle de supérieur mettra plus encore en valeur la profondeur de sa vie spirituelle. D'une régularité parfaite, elle préside tous les exercices de la communauté et sa tenue à la chapelle en dit long sur sa vie intérieure. C'est là qu'elle puise sa patience, son empire sur elle-même qui lui permettront d'aborder avec calme les plus grandes difficultés et de prendre des décisions en pleine lucidité.

Et la vie se poursuit ainsi. En 1966, une nouvelle sœur française vient renflouer la communauté. L'accord est vite réalisé entre elle. Les récréations vont encore y gagner. Les histoires de Sr. Jeanne trouvent un accord musical : les vieilles chansons françaises dont la nouvelle compagne possède un répertoire inépuisable et qu'elle module avec art.

Mais il ne faut pas croire que la vie à Tabriz soit toujours facile. La maison est vraiment pauvre et sans aucun confort. Sr. Jeanne fait faire un dortoir de 4 lits, très primitifs, faute de place.

A chacune de choisir ; Sr. Jeanne choisit la dernière. Et la place qui lui revient est la première, c'est-à-dire le lit voisin de la porte qui donne sur le jardin. Elle accepte sans rien dire, mais quel froid d'hiver. L'air glacé s'infiltrait sous la porte et dehors, il fait -20, -25. Sr. Jeanne est de nature frileuse. Jamais pourtant, elle ne se plaindra.

Une ou deux fois par semaine, elle se rend avec une compagne arménienne, Sr. Vincent, à la léproserie de Baba-Baghi, à 16 km de Tabriz. Les Petits Frères de Jésus y sont au service d'environ 600 malades. Les Filles de la Charité n'y sont pas encore, elles n'y arriveront qu'en 1973. Nos deux sœurs donnent aux femmes des cours de couture et de coupe, ce qui leur permettra, par la suite de confectionner chemises et pyjamas.

C'est aussi une bonne occasion de les approcher et de leur manifester de l'intérêt, d'autant plus que Sr. Vincent possède la langue et peut leur parler.

Jour après jour, les années s'ajoutent aux années. Bientôt, Sr. Jeanne fera sa valise à destination d'Ispahan où Sr. Pouillart a fini son temps. Nous sommes en 1969. Mais ne laissons pas partir Sr. Jeanne sans jouir, au moins une fois, d'une récréation tout ce qu'il y a de plus « récréative ». Comme l'écrit une sœur qui l'a bien connue : « Sr. Jeanne a toujours gardé sa vivacité joyeuse et son humour parisien. Primesautière, elle avait toujours un répertoire d'histoires drôles à raconter. » Alors ouvrons nos oreilles et mettons-nous à l'écoute. Ce sera aujourd'hui l'histoire de la « Vachère ». A ce nom, un sourire glisse déjà sur les lèvres de celles qui ont connu Sr. Jeanne.

La Vachère... qui est-elle ? C'est, au mois de mai 1947, une petite sœur de séminaire qui, comme Sr. Jeanne, vient de prendre l'habit et de coiffer la cornette. Ce matin-là, elle tient en main son premier cachet bleu qu'elle regarde avec consternation. Que se passe-t-il, en bonne compagnie, Sr. Jeanne s'informe.

« Ah ! s'exclame la malheureuse, regardez...vachère, je dois être vachère...Toutes autour d'elle s'apitoient mais un coup d'œil discret sur l'enveloppe renseigne Sr. Jeanne qui, bien vite, explique :
« Mais non... c'est le nom de votre Sr. Servante. Elle se nomme : Sr. Lavachère. »

Tout le monde rit et félicite la « Vachère », car le nom lui restera. C'est souvent que Sr. Jeanne évoquera sa « vachère » qu'elle retrouvera en maison, à son deuxième placement et avec laquelle il lui arrivera d'autres aventures. L'histoire mérite bien un accompagnement musical. Et voilà notre sœur chanteuse qui entonne :

« Mon père avait 500 moutons oh la la (bis)
Dont j'étais la bergère, lon lère , lon lère, lon la
Dont j'étais la bergère. »

Et toutes reprennent en chœur. Ouvrons un instant l'Echo de la Compagnie du mois de juillet de l'an 2000. Nous y découvrons un poème, cité par le Père Quintano, sur les valeurs du rire. Écoutons :

Le rire est sain, l'humour est sain
Le rire est le meilleur médicament pour la vie intérieure.

Et le poème conclut : « C'est un jour perdu le jour où tu n'as pas ri »

Mais il est temps de redevenir sérieuse car le départ de Sr. Jeanne est maintenant tout proche, du moins le croit-on. Dieu a d'autres pensées. Peu avant la date prévue, Sr. Jeanne a un accident d'auto dont elle sort avec un bras cassé. Ce sera une de ses nombreuses fractures. Celle-ci est sérieuse et nécessite un passage à l'hôpital où réduction est faite de la fracture.

Le séjour hospitalier sera bref. Dès le surlendemain, nous retrouvons Sr. Jeanne à la maison dont elle apprécie doublement, en comparaison de l'hôpital, la propreté et le confort pourtant modeste.

La fracture, elle, exigera du temps et le départ pour Ispahan est retardé. La voilà enfin en route, à la grande joie des sœurs qui l'attendent à l'école de Roudabeh. Ce n'est pas leur première rencontre mais cette fois Sr. Jeanne vient en temps que Sr. Servante avec la responsabilité des sœurs et des œuvres. Elle y restera 6 ans.

Les œuvres sont plus variées qu'à Tabriz. A côté de l'école qui conduit les élèves jusqu'au brevet, un jardin d'enfants important qui accueille les plus jeunes. Un internat regroupe des pensionnaires tandis qu'un orphelinat réunit de jeunes Arméniennes.

Le dispensaire reçoit chaque jour une affluence de malades pauvres, en majorité des bébés victimes en général de malnutrition et dans un état lamentable.

Au cours des premières années, plusieurs changements vont avoir lieu dans la communauté : départ pour le Liban de deux anciennes de la maison, arrivées successives de sœurs de plusieurs nationalités : Libanaise, Arménienne, Française, Philippine.

Un des premiers soins de Sr. Jeanne sera l'amélioration des locaux de la communauté. Ne prétendait-elle pas (mais avec Sr. Jeanne il faut toujours se méfier un peu) que, durant son premier séjour ; il lui fallait, les nuits de pluie, ouvrir son parapluie au-dessus de son lit ?

L'école est l'œuvre la plus importante de la maison. Une directrice iranienne en est responsable devant l'Instruction Publique et elle dirige la section de langue iranienne tandis que Sr. Jeanne dirige la section française dans laquelle enseignent plusieurs dames franco-iraniennes qui resteront très attachées aux sœurs même après les événements de 1980.

En 1971, une innovation a lieu à Roudabeh : la création d'un centre de vacances durant l'été à l'intention des fillettes chaldéennes et arméniennes de milieu très pauvre. La matinée se partage entre activités manuelles et catéchisme, parfois agrémenté de grands films fixes. Le repas et la sieste sont suivis de la baignade dans la belle piscine. Le goûter et quelques jeux précèdent le départ.

La fête qui termine ce temps de vacances réunit les parents et leur fait connaître les activités du centre : présentation de danses, de jeux ; exposition de travaux. Tout s'achève dans la joie et le désir de recommencer l'été suivant.

Il est permis de penser que Sr. Jeanne n'était pas innocente du choix des films et que lors de la projection du Bon Petit Diable ou des Malheurs de Sophie, elle y joignait volontiers son grain de sel et sa joie communicative.

Continuons à accompagner Sr. Jeanne dans ses activités. Nous sommes au mois de septembre ; bientôt ce sera la rentrée des classes. Les jours qui précèdent sont toujours lourds de travail : ce sont les inscriptions. Les parents très nombreux se bousculent à la porte. Comme toujours, il y a ceux qui veulent passer les premiers. Sr. Jeanne est au bureau, la sœur de l'orphelinat à côté d'elle. Soudain les yeux de Sr. Jeanne repèrent dans la foule qui assiège le bureau, une petite fille sale et mal habillée que son père tient par la main. D'un signe discret, elle la montre à sa compagne et murmure tout bas : « Faites-la entrer dans la pièce à côté, inscrivez-la et ne la présentez pas à la Directrice qui la refuserait. La présentation aura lieu quand elle sera propre et bien habillée. » Ainsi fut fait et la fillette fut admise à l'école sans complication. Simple exemple qui montre combien Sr. Jeanne avait, en vraie Fille de la Charité, le souci des plus pauvres.

Les années passent ... Le travail ne manque pas et chacune se donne tout entière à son office... Les élèves apprécient l'école et les résultants au brevet sont excellents. Le jardin d'enfants ne désemplit pas. Pensionnaires et internes sont nombreuses. Le dispensaire reçoit toujours un grand nombre de malades et grâce à Sr. Aurora, chauffeur émérite, les sœurs peuvent étendre leur action à des villages voisins. A la Communauté, Sr. Jeanne se montre telle qu'elle a été à Tabriz, sachant doser travail sérieux, vie communautaire fervente, détente joyeuse. Ce qui ne veut pas dire vie toujours facile. Certaines peuvent se souvenir de bonnes charités spirituelles, prononcées d'une voix nette mais toujours calme, ce qui excluait l'amertume de l'avertissement reçu. Il ne s'agissait pas pour Sr. Jeanne de tout laisser passer mais bien d'aider la compagne à voir clair dans sa conduite personnelle.

Quant à la détente, rejoignons la communauté autour de la table. Le scrabble y est roi. Il faut entendre les éclats de rire qui accueillent les mots franco-philippins improvisés par notre Sr. Aurora, toujours de bonne humeur : joyeux moments qui la reposent de son travail auprès des grands brûlés qu'elle soigne avec amour et compétence au dispensaire.

Deux morts douloureuses vont frapper la Communauté d'Iran durant le séjour de Sr. Jeanne à Ispahan : une de ses compagnes, Sr. Baudouin et Sr. Lanes de Téhéran. Toutes deux frappées de cancer seront transportées à Beyrouth, à l'hôpital du Sacré-Cœur où toutes les deux mourront à un mois d'intervalle : Sr. Baudouin le 6 décembre 1972 et Sr. Lanes le 11 janvier 1973. Douloureux sacrifices cruellement ressentis et fraternellement partagés entre toutes les maisons.

En 1975, Sr. Jeanne est de retour à Tabriz. Elle va y vivre les dernières années qui précèdent la Révolution. L'école permet maintenant aux élèves d'aller jusqu'au brevet. Sr. Jeanne se charge de la classe de 6^{ème}, au-dessus du certificat d'études. Deux sœurs libanaises prennent leur part du travail scolaire auquel participent également des jeunes filles libanaises.

Sr. Pouillart s'est réservé les cours de rattrapage ; tout est en place pour assurer du bon travail. Mais la vie scolaire n'est pas toujours facile. Les inspecteurs iraniens interviennent de plus en plus souvent dans l'école, exigeant sans cesse le contrôle des registres scolaires. Le Comité des parents n'est pas toujours disposé à donner son accord à des mesures jugées nécessaires ... le paiement des maîtresses pose question...
A l'aube du 24 décembre 1975, Sr. Vincent, la compagne arménienne de Sr. Jeanne dans ses visites à la léproserie, meurt à l'hôpital veillée jusqu'au bout par sa sœur servante.

Tandis que les années passent, les sœurs de Tabriz sont moins isolées qu'autrefois à 15 km, des Filles de la Charité se dévouent auprès des lépreux. En 1975, deux sœurs sont arrivées sur la demande d'un docteur iranien pour travailler dans une crèche à Tabriz. Elles logent à Bou Ali Sina. Chaque été, la majorité des sœurs de Téhéran, d'Ispahan et de Rezaieh viennent à Tabriz faire la retraite communautaire qu'y prêche un Père Lazariste. C'est avant et après le temps du recueillement, l'occasion d'une joyeuse et fraternelle rencontre que Sr. Jeanne, à son habitude, anime de sa gaieté et de son entrain. En 1977, le Père Buhigaz est arrivé à Beyrouth comme Directeur des Filles de la Charité. Lors de sa visite dans les maisons d'Iran, une aventure lui arrive.
Par suite d'un malentendu, personne ne l'attendait à l'aérodrome de Tabriz. Sr Jeanne n'avait pas compris que cet honneur lui incombait. Le Père avait dû se débrouiller tout seul pour trouver un véhicule et surtout pour trouver la maison. Aussi y arrivait-il de fort méchante humeur et Sr. Jeanne dut accepter son violent mécontentement. En garda-t-elle quelque amertume ? Ce serait mal la connaître que de le supposer. Écoutons ses compagnes :
« Ce fut pour elle l'occasion d'exciter notre joie. Il fallait la voir, arpenter la chambre de communauté d'une extrémité à l'autre en répétant, et sur quel ton ! Ah ! Roussel, Roussel, je me souviendrai de Roussel ». Et tout se terminait par des éclats de rire.

Les années se succèdent et les événements qui vont aboutir à la Révolution sont en marche. Au cours des jours qui passent, la tension monte, à l'instigation de Khomeiny. Des manifestations, plus ou moins violentes se déroulent dans toutes les grandes villes.
Les Turcs de l'Azerbeïdjan, dont Tabriz est la capitale, réclament leur autonomie. Le 18 février 78, éclate une émeute sanglante.
A l'école, la rentrée a eu lieu normalement à 8h. Les enfants sont en classe lorsque, soudain, des flammes jaillissent du cinéma, de l'autre côté de l'Avenue, face à l'école. Sous les yeux des sœurs, les employés sautent par les fenêtres pour échapper à la mort. Peu après, tous les cinémas de l'avenue sont en feu. Les portes de l'école sont gardées par la police. On ne peut ni entrer ni sortir, l'ordre est formel. Toute la matinée, une bande, armée de gourdins, saccage tout, brisant tout ce qu'elle trouve sur son passage. Il faudra garder les enfants jusqu'en fin d'après-midi pour que les parents puissent enfin entrer et les emmener rapidement dans les rues désertes.

Le 16 janvier 79, le Shah et la Shabanou quittent le pays.

Le 1^{er} février 79, Khomeiny débarque à l'aéroport de Meherabad.

Tabriz est la partie de l'Ayatollah Chariat-Madari, vénéré dans tout l'Azerbeïdjan. Sa modération s'oppose à la violence extrémiste de Khomeiny. Aussi la ville sera-t-elle le lieu d'affrontements violents entre les partisans de l'un et de l'autre.

Cette même année 1979 se tenait à Beyrouth l'Assemblée Provinciale prévue du 25 janvier au 1^{er} février. Les deux sœurs libanaises de Tabriz avaient été élues comme déléguées. Leur départ tombait juste entre le départ du souverain et l'arrivée de Khomeiny, ce qui ne facilita pas le départ ... si bien qu'elles arrivèrent à Beyrouth pour la clôture de l'Assemblée. Sr. Jeanne avait renoncé à s'y rendre, craignant de ne pouvoir rentrer.

En cette même année, les deux sœurs quitteront la crèche pour rejoindre l'une le Liban et l'autre Aïn-Karem.

Pour nous mettre dans l'ambiance de cette année, évoquons quelques faits vécus alors. Sur la grande avenue, devant l'école, des fermes entièrement voilées de noir, défilent à certains jours, brandissant d'immenses portraits de Khomeiny, et clamant son nom. Les rues avoisinant l'école des Pères sont pillées, leurs étalages jetés à terre ... un certain jour même, l'on découvre des corps pendus aux réverbères ... A l'école même, des pasdarans perquisitionnent à la recherche d'opposants au régime. Ils vont même jusqu'à ouvrir les lits pour s'assurer que personne ne s'y cache.

L'année scolaire se poursuit pourtant mais le 7 mai la radio annonce qu'un décret a été signé, supprimant l'enseignement privé.

Les élèves peuvent terminer leur cycle mais l'inscription de nouvelles est interdit. Ce décret concerne-t-il les écoles de langue ? La question reste posée.

L'année scolaire se termine comme d'ordinaire par les examens. La deuxième quinzaine d'août paraît un nouveau décret nationalisant les écoles privées et quelques jours plus tard paraît l'interdiction d'enseigner les langues étrangères. Ces décrets doivent entrer en application le 21 septembre, veille de la rentrée scolaire. Mais dans l'après-midi, la radio annonce que vu les difficultés pour les parents d'inscrire les enfants dans une autre école, les écoles privées fonctionneront normalement pour l'année scolaire 79-80. Les classes rouvrent. Le 23 décembre, toutes les écoles sont mises en congé puis ont repris le travail le 23 février sur l'ordre de Khomeiny. Tout fonctionne à peu près normalement mais les permis de travail des sœurs enseignantes n'ont pas été renouvelés et sans permis de travail, pas de permis de séjour et donc l'expulsion à brève échéance.

Tabriz est la seule maison de nos sœurs qui n'a pas d'autres œuvres que l'école. La maison va donc être fermée. Heureusement, en prévision de mauvais jours possibles et sur les conseils de la Visitatrice, une petite maison d'habitation avait été construite sur un terrain demeuré libre. Elle reste donc propriété de la Communauté et les sœurs de la léproserie en assureront la protection. Il faut maintenant vider l'école et préparer le départ. Les trois sœurs restantes s'activent à trier ce qu'on jette, ce qu'on brûle, ce que l'on met à l'abri dans la petite maison. Et les jours passent rapides. Après une comparution où tout se joue en quelques phrases. « Quel est votre travail ? enseignante ... Donc vous n'avez plus de travail » et l'ordre de départ est donné. La date en est fixée par les autorités et, au jour dit, le

cœur lourd de chagrin, nos trois sœurs quittent l'Iran que deux d'entre elles ne reverront pas. Plus heureuse, Sr. Jeanne y reviendra.

Elles vont passer deux mois en France puis d'un commun accord rejoignent le Liban. C'est alors la séparation : l'une part en Egypte ; la sœur ancienne reste à Beyrouth, à la maison de l'Immaculée, et Sr Jeanne reçoit son placement à l'Hospice de Jérusalem. Elle n'y passera qu'environ un an, puis nous la retrouvons à Beyrouth d'abord puis à Reyfoun jusqu'à l'heureux jour de 1982 où elle reçoit la nouvelle tant désirée : la possibilité de son retour en Iran. C'est une véritable grâce du Seigneur.

Et la revoilà à Tabriz, cette fois-ci dans la petite maison qui a été louée à une famille arménienne mais où la Communauté s'est réservée quelques pièces. A la maison des Pères, est resté le Père Poghos, Père arménien dont les parents avaient été victimes du génocide de 1915. Sr. Jeanne va devenir sa paroissienne, son infirmière et sa partenaire au scrabble, en ajoutant à cet emploi du temps quelques visites et soins de pauvres et de malades .

Une année passe ainsi puis Sr. Jeanne est nommée sœur servante de la maison d'Ourmieh où elle retrouve , avec joie , la compagne de son premier voyage. Elle va y manifester une fois de plus ses dons de parfaite maîtresse de maison et de couturière experte, tout spécialement pour les jeunes pensionnaires de la maison qu'elle appelait « ses petits monstres » mais qui en réalité avaient une très grande place dans son cœur. Grâce à elle, la gaieté régnait dans la maison. Elle y restera jusqu'en 1990, sœur Servante puis compagne. De là, elle gagne Téhéran où elle passera ses dernières années iraniennes. A Jeanne d'Arc, la seule œuvre qui a survécu à la Révolution est le foyer des personnes âgées, autrefois Cour de l'Immaculée, installé dans un nouveau local et abritant une trentaine de vieillards. Sr Jeanne sera toujours prête à prendre sa part du travail qui incombe à la sœur qui en est responsable.

A la maison, elle accueille avec joie les passantes : anciennes élèves venues aux nouvelles, touristes françaises parmi lesquelles elle se créera de solides amitiés. A l'annonce de sa mort, l'une d'elles témoigne : « J'ai connu Sr. Jeanne en Iran et dès le premier jour elle a su me faire aimer ce pays. Nous avons pu avec elle connaître « son Iran d'avant » ». Et elle ajoute : « Nous avons partagé tant de bons moments ensemble. »

Les liens créés ainsi persisteront après le départ d'Iran, à travers des allées et venues au Liban et en France. Le dernier été que Sr. Jeanne passera en France leur donnera la joie d'une dernière « rencontre iranienne » dont toutes gardent le souvenir.

Revenons à Téhéran pour quelques années encore. La Communauté s'est enrichie d'une compagne : Sr. Marie-Jeanne, sœur de la Sagesse, en Iran depuis 1973 et dont les compagnes ont dû quitter le pays. Au cours des années, des liens très étroits s'étaient tissés entre les deux communautés et, restée seule, Sr. Marie-Jeanne n'hésite pas à profiter de l'hospitalité de Jeanne d'Arc.

Il faut l'entendre raconter comment Sr. Jeanne et elle allaient ensemble faire renouveler leur permis de travail. Malgré son persan imparfait, Sr. Jeanne se faisait comprendre. L'employé lui ayant un jour, proposé : « Ranoumé

Roussel, depuis de nombreuses années vous servez notre pays ... Si vous voulez rentrer en France, nous vous aiderons à retrouver votre famille ... ». Sr. Jeanne répliqua avec fermeté : « Tel n'est pas mon souhait ». Elle ne mentait pas. Ne pas quitter l'Iran était son plus grand désir. Mais les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées. Une première alerte va venir de sa famille. Son frère est très gravement malade et l'on sait les liens très forts qui les unissaient. Il est donc facile d'imaginer son inquiétude et sa souffrance. Mais l'heure de la séparation n'est pas encore venue. Lentement son frère se remet peu à peu.

Le 17 mai 1996, c'est fête à la Communauté de Téhéran.

Sr. Jeanne fête ses 50 ans de vocation. Entourée de ses compagnes et des sœurs qui ont pu venir des autres maisons d'Iran, elle rend grâce à Dieu pour ces années passées au service du Seigneur. Après une messe célébrée dans l'Eglise de la Consolata, un repas joyeux réunit sœurs et Pères Salésiens autour d'une table fleurie et bien garnie. Retenons de ce jour quelques lignes extraites d'un texte qui accompagnait le livret de la célébration de la messe.

Le jour le plus beau	Aujourd'hui
La distraction la plus belle	Le Travail
Le plus grand défaut	La mauvaise humeur
Le cadeau le plus beau	Le Pardon
La chose la plus précieuse à offrir	Le Sourire
Le meilleur remède	L'optimisme
La force la plus puissante du monde	La Foi
La chose la plus belle de toutes	L'Amour.

En février 97, Sr. Jeanne s'inquiète de la situation des maisons d'Iran. Les sœurs ne rajeunissent pas. Plusieurs sont fatiguées, certaines handicapées. Une sœur est à Ispahan et l'Iran refuse toujours tout autre visa que le vis touristique de 3 mois ; Sr. Jeanne ne se doute pas alors que c'est elle qui va la première quitter l'Iran et pour un départ sans retour.

Un sérieux état de santé motive ce départ. Elle rentre en France pour se soigner énergiquement. C'est alors, pour elle, le temps de la maladie acceptée, de la souffrance, du non faire et de l'inquiétude des siens. Nul doute que la pensée de l'Iran ne soit venue l'habiter et qu'elle n'ait offert une part de ses souffrances à son intention. Très bien soignée, elle se remet peu à peu mais doit rester un certain temps sous surveillance médicale.

Sa santé s'améliorant peu à peu, c'est au Liban qu'elle passera les dernières années de sa vie. C'est Kobayat, tout au nord du pays qui la reçoit. Durant quatre années, elle contribuera de tout son cœur au travail de la maison et aussi à la joie de la communauté. Ses dons de pédagogue vont encore lui servir, d'abord avec les enfants de l'école auxquels elle donne des leçons de français, puis avec les postulantes égyptiennes dont elle s'efforce d'améliorer le "français hésitant". A côté de cette tâche pédagogique, que de services elle va rendre à la communauté! Toujours prête à assumer ce dont elle entrevoit le besoin, vous la trouvez aussi bien occupée à mettre en route la machine à laver qu'à repasser le linge de la

maison et de la chapelle. Faut-il préparer des chambres et des lits, car Kobayat reçoit souvent des hôtes de passage, Sr. Jeanne prête spontanément son concours.

Successivement enseignante chevronnée, maîtresse de maison accomplie, elle ne renonce pas à ses dons de couturière. Que de jolies poupées, habillées avec goût et élégance sortent de ses mains experts et font la joie des enfants! Malgré sa maladie, elle reste fidèle à elle-même, alerte, enjouée, pleine de vie et dynamique, sachant doser le sérieux et l'humour. Les sœurs de Kobayat sont unanimes sur sa gentillesse, son aptitude à rendre service, aussi bien qu'à égayer une récréation ou une fête. Peu de temps avant sa disparition, elle avait animé une rencontre communautaire des religieuses de la région. Et vu les dons que nous lui connaissons, nous pouvons facilement imaginer la joie quelle y insuffla.

Comme il est normal, ses qualités avaient parfois leur envers. D'une exactitude parfaite, elle supportait difficilement l'inexactitude de ses compagnes. Parfois, écrit l'une d'elles, elle s'impatiait quand l'heure était passée sans que nous soyions là... Son humour alors lui venait en aide et emportait la mauvaise humeur."

On ne peut parler de Sr. Jeanne et de son humour sans évoquer son affection pour l'animal le plus opposé à son caractère. Sr. Jeanne collectionnait ...les ours : ours sur cartes postales, ours en peluche ...de toutes tailles dont souvent une sœur ou une amie lui faisait cadeau. On peut penser que plus d'un de ces plantigrades fit la joie d'un des enfants auxquels elle les offrait. L'une de ses dernières cartes reçues pour les vœux de janvier 2002, représentait deux ours, dans les bras l'un de l'autre et portait en exergue :

« La véritable amitié ne gèle pas en hiver. »

Quatre années vont passer ainsi et avant d'évoquer le jour où Sr. Jeanne nous a quittées, lisons le témoignage de sa Sr. Servante :

"Elle était pour moi la conseillère. Lorsque j'avais recours à elle, discrètement, elle me disait ce qu'elle pensait puis comme si de rien n'était, elle participait tout simplement à toute la vie de la communauté. C'était aussi la compagne attentive qui savait rendre service à tout le monde avec beaucoup d'amour. Elle savait prendre sa place dans le travail de l'une ou l'autre quand elle se rendait compte qu'on était débordé : mettre la table, repasser, animer, réconcilier ... Quand l'atmosphère était un peu tendue, Sr. Jeanne savait intervenir pour rétablir les liens et tout arranger. Sa présence parmi nous était précieuse : de bon jugement, elle appréciait les choses et les événements à leur juste valeur."

Unanimes dans leur estime pour Sr. Jeanne, les sœurs de Kobayat seront unanimes aussi dans la peine que va leur causer son départ si brusque, si inattendu, si rapide.

Le 12 février, elle s'était sentie fatiguée, mais rien ne semblait alors inquiétant. Au matin du 13, à sa sœur Servante qui vient aux nouvelles, elle avoue : « J'ai très froid . » Une de ses compagnes part à la recherche de couvertures, tandis que sa sœur Servante se rend à la cuisine lui préparer une infusion bien chaude. A peine entre-t-elle dans la chambre que Sr

Jeanne rend le dernier soupir. C'est fini. Sr. Jeanne s'est endormie paisiblement, sans souffrir mais en laissant un grand vide par sa disparition rapide.

L'annonce de sa mort que l'on ne pensait pas si proche a été très douloureusement ressentie par son frère et toute sa famille et par tous ceux et celles qui la connaissaient et l'aimaient; Au Liban, en Iran, les sœurs ont exprimé leur peine devant ce brusque départ si inattendu et l'ont accompagnée de leurs prières. De France, sont arrivés de beaux témoignages d'amitié. Particulièrement émouvants sont ceux de celles qui l'ont bien connue en Iran. Cueillons quelques lignes d'entre eux:

« La triste nouvelle que vous nous annoncez nous peine énormément. Nous apprécions et aimons beaucoup Sr Roussel qui incarnait la bonté, l'indulgence et la joie de vivre. », écrit la femme française d'un Docteur iranien.

Une ancienne élève de Tabriz, mariée et installée en France où elle occupe un poste important, laisse voir toute sa peine :

"Je pleure et n'arrive pas à comprendre... il y a un peu plus d'un mois je recevais les vœux de Sr. Jeanne pour l'an 2002 et maintenant... Avec ce départ, c'est une partie de mes souvenirs, un morceau de ma vie qui s'en va Sous le coup de l'émotion , je sens le besoin de vous dire à quel point je comprends la douleur de sa famille, des sœurs, surtout des "Iraniennes". Il est vrai, elle est maintenant dans la lumière divine, dans la vraie vie mais pour nous, qu'il est dur d'être ainsi séparées."

Écoutons encore une de nos sœurs d'Iran :

"J'ai toujours estimé son être joyeux, son courage dans les circonstances difficiles ou imprévisibles, son souci de simplifier les choses, sa fidélité à l'horaire et dans sa prière. Elle a aussi su souffrir mais elle priait."

Laissons Sr. Marie-Jeanne conclure :

"Elle était très joyeuse , elle est maintenant dans la joie qui ne finit pas."

Terminons cette notice par un texte emprunté à un auteur contemporain:

"Le monde d'aujourd'hui a soif et faim de nous entendre rire. Nous sommes les Fils du Ressuscité de Pâques et le secret de notre joie : "Jésus-Christ est tout pour moi" est simple à dire mais difficile à vivre. Pourtant est-elle ailleurs la clé de la joie, cette joie parfaite que Jésus-Christ a promise dès la terre à ses disciples et que rien, ni la vie, ni la mort, ni la faim, ni la soif, ni le dénuement, ni la maladie, ni la persécution, ni la guerre ne pourra jamais nous ravir."

